

Le Rédempteur du Monde.



Pensé  
Rè  
vell  
Ber  
tie :  
Le  
et fi  
vier  
troi

Si



la Pa  
prélic  
leur q  
pas la  
Joseph  
Mai



### Sommaire du Numéro de Mars 1903

Pensée dominante : Saint Joseph, la Passion et l'Eucharistie. -- Le Rêve d'une Enfant, (*Poésie*). -- Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle France : Les Pâques des Sauvages. -- La Pénitence du Père Bernard. -- Avis très important. -- Les Serviteurs de l'Eucharistie : La Bienheureuse Marie-Anne de Jésus -- Sujet d'adoration : Le Notre Père de l'âme adoratrice. -- Paddy la Balayeuse, (*suite et fin.*) -- (Cantique) : Courbe ton front. -- Fais ce que dois : Adviennne que pourra. -- A tous nos abonnés. Bienheureuse mort de trois Frères après la Communion.

### PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Mars 1903.

#### Saint Joseph, la Passion et l'Eucharistie.



UE saint Joseph ait eu connaissance longtemps à l'avance de la Passion future de Jésus, c'est une chose évidente, tant elle est fondée, à défaut d'un texte formel, sur ce que nous savons de Joseph aussi bien que du caractère de Jésus. A part même toute révélation spéciale que lui eût faite son divin Fils, il savait les Ecritures et il avait lu dans Isaïe le chapitre cinquante-troisième, histoire plutôt que prophétie de la Passion du Messie ; il avait été témoin de la sinistre prédiction de Siméon dans le temple, et le glaive de douleur qui avait dès lors transpercé le cœur de Marie n'avait pas laissé de toucher aussi de sa pointe acérée le cœur de Joseph.

Mais de plus, rien ne s'oppose à ce que Jésus ait révélé

sa Passion et sa mort à saint Joseph : tout semble indiquer au contraire qu'il l'a fait. — Est-ce qu'il ne le voulait pas saint ? comblé de mérites ? uni à lui-même aussi intimement que peut l'être créature humaine ? Or il n'y a que la souffrance qui achève la sainteté, qui complète les mérites, qui consomme l'union avec Dieu. — Et puis, dans cette longue intimité de trente ans, comment Jésus eût-il pu garder secrète cette mort qui était le but de sa vie et dont il avait en réalité posé le premier acte en naissant ? — Bien plutôt le sujet ordinaire des entretiens du Fils avec le père et avec la mère était la Passion, comme ce fut plus tard l'entretien préféré du Christ avec ses apôtres : l'amour le voulait ainsi, et l'amour est la règle suprême à consulter quand il s'agit de juger des rapports de Jésus avec Marie et saint Joseph.

Il voyait donc dans l'avenir ce doux enfant, ce bel adolescent "défiguré, les joues déchirées par les soufflets, méconnaissable et méconnu des siens eux-mêmes, garrotté, bafoué, traité comme le dernier des hommes et comme un ver de terre, devenu l'abjection du peuple et portant le poids et l'horreur de toutes les iniquités et de tous les péchés du monde."

Mais la Passion ne se termine pas au Calvaire et l'amour devait faire connaître jusqu'au bout son histoire à saint Joseph, et par conséquent cette longue phase de sa durée ici-bas, qui s'appelle l'Eucharistie. L'Eucharistie fait partie de la Passion de Jésus ; elle en est le sommaire avant, et le résumé après l'œuvre ; elle en est la suite nécessaire dans le plan divin. Du reste, elle devait peser d'un rude poids, avec ses anéantissements, dans le calice offert aux lèvres du Rédempteur à Gethsémani, et dans la croix qui chargea ses épaules. Jésus révélant à Joseph sa Passion et sa mort à Jérusalem, devait évidemment lui en montrer la sublime extension, l'héroïque perpétuité dans l'Eucharistie.

Joseph entra donc dans ce double mystère de la croix et de l'autel ; il y prit par avance la large part que réclamait son dévouement non moins que son titre de père. Les souffrances du Calvaire et les humiliations de l'Eucharistie pénétrèrent son âme, s'y imprimèrent profondément, et le pauvre Saint vécut sans vouloir désormais en détacher ses pensées.

V  
attis  
sant  
amo  
Vou  
lité,  
son  
froi,  
reus  
ler e  
tre i  
ristie  
H  
votre  
Josep  
sans  
vos  
âmes  
de de  
la m  
jetée  
ques  
Q  
le m  
cessi  
arde  
voir  
Non,  
souff  
Bo  
votre  
nuer  
Ah !  
aban  
rodes  
tant  
d'ins  
obten  
dant,  
les so  
une r  
une c

Vous seul savez, ô Jésus ! quelles souffrances cette vue attisait dans son âme, quel martyre douloureux et incensant il en éprouvait ; son amour en était la mesure, et son amour était digne de votre amour et de celui de Marie. Vous seul aussi avez vu par quelles protestations de fidélité, par quelles prières ardentes, par quelles angoisses de son cœur, par quelles larmes brûlantes ou glacées d'effroi, par quelles paroles de tendresse, par quelles généreuses offrandes de sa propre vie, il essaya de vous consoler et de réparer le crime de ceux qui devaient vous mettre à mort sur le Calvaire, ou vous trahir dans l'Eucharistie !

Hélas ! pourquoi n'ai-je rien, ô mon Maître, en face de votre Passion et de votre Eucharistie, de l'amour de saint Joseph ? — Si je vous aimais, est-ce que je pourrais vivre sans penser continuellement à vous, sans être touché de vos anéantissements, sans désirer votre règne dans les âmes d'un désir de passion qui m'oppressât, sans bondir de douleur quand j'apprends que des bourreaux ont mis la main sur vous, que vos Hosties ont été profanées, jetées sur le sol, dans la boue, foulées aux pieds, ou reçues dans des cœurs coupables ?

Quoi ! n'êtes-vous pas dans le Sacrement le même Dieu, le même Sauveur qu'à Nazareth ? N'est-ce pas une nécessité pour nous de vous aimer ; n'est-ce pas votre plus ardent désir à vous d'être aimé ? Et je ne souffre pas de voir que vous ne l'êtes point ! Je ne vous aime donc pas ? Non, je ne sais ce qu'est aimer, si l'amour ne me fait pas souffrir !

Bon saint Joseph ! que j'ai besoin de votre cœur, de votre amour, de vos sollicitudes empressées pour continuer votre œuvre par excellence de consolateur de Jésus ! Ah ! si vous étiez là, le tabernacle ne resterait jamais abandonné, les Hosties échapperaient aux coups des Hérodotes modernes, et votre amour, ému de compassion sur tant d'anéantissements, de méconnaissances, de mépris et d'insultes, votre amour soulagerait Jésus ! De grâce, obtenez-moi de savoir compatir comme vous : en attendant, c'est votre amour, c'est votre compassion et toutes les souffrances de votre cœur, que j'offre à Jésus comme une réparation contre l'ingratitude de ses enfants, comme une compensation pour tant d'humiliations !

## Le Rêve d'une Enfant



I je n'étais pas ce que je suis, c'est-à-dire une créature raisonnable créée à l'image de Dieu et capable de reconnaissance envers ce Dieu créateur, que voudrais-je être ?

Telle fut la question que je me posai un jour... quand ? (oserais-je l'avouer ?) Pendant ma méditation.

D'abord, j'errai... je tâtonnai.

Si j'étais petit oiseau, me dis-je je pourrais voltiger çà et là, prendre l'essor à mon gré, voyager partout sans que personne n'eût le droit de m'en empêcher... autrement dit : Je serais libre ! La liberté, c'est un précieux don aux yeux d'une pensionnaire ! aussi m'arrêtai-je longuement à cette supposition. Je faisais là de beaux projets, j'allais de contrée en contrée, traversant les mers, visitant les cités, etc...

Mais la vie d'un oiseau est de courte durée, je m'en souvins tout à coup, et cette ombre au tableau détourna immédiatement mon regard.

Je pensais bien à devenir fleur, mais pour un jour que dure une fleur, autant et mieux encore vaudrait-il rester oiseau. Du reste, dans cette vocation de fleur, un grave désavantage se présentait ; impossible de quitter ma tige ! il me faudrait donc rester toujours à la même place !!! Oh ! passons vite à autre chose.

Si j'étais petit ruisseau ? Alors, du moins, je courrais toute la journée à travers les riantes prairies, rendues plus fraîches encore par mon onde bienfaisante. Je traverserais de jolis bois, j'entendrais les chants du rossignol et de la fauvette, heureux de venir se désaltérer dans mon eau limpide ; tout cela serait charmant !...

Oui... très bien pour le printemps, pour les beaux jours d'été ; mais l'hiver ! quelle tristesse ! plus de fleurs, plus d'oiseaux !... partout des frimas, peut-être même une immobilité glaciale pareille à celle de la mort et pas d'autre bruit que celui des rafales sous un ciel brumeux.

Non décidément, je ne veux pas être petit ruisseau.

L  
supl  
tous  
tousj  
Pe  
Diet  
dain  
et p  
rêve  
teus  
Le  
au n  
à N  
petit  
l'aut  
m'éc  
petit  
autre  
repri  
pas,  
mon  
faire  
tions,  
aime.  
Pei  
même  
de ter  
pour  
pardo  
"A  
mon  
J'ai  
quitte  
ce ma  
ré.....  
sant q  
Seign  
Dej  
me ra  
voudr  
ventio

Longtemps mon imagination erra de suppositions en suppositions, effleurant chaque sujet et les délaissant tous ; car, au bout des plus belles perspectives, il y avait toujours un : *mais...*

Pendant ce temps, mes compagnes méditaient, et le bon Dieu attendait que je voulusse bien lui dire un mot ; soudain, mon bon Ange, qui, sans doute, avait pris ma place et prié pour moi, réveilla mon cœur endormi dans les rêves, je revins de mes lointains voyages et je fus honteuse de moi-même.

Levant alors les yeux sur l'autel, je vis l'ostensoir et au milieu la blanche Hostie. Et, pendant que j'exprimais à Notre-Seigneur mes regrets, mon regard rencontra la petite lampe dorée qui se balançait doucement devant l'autel : " Je sais bien, mon Dieu, ce que je voudrais être, m'écriai-je aussitôt dans le fond de mon cœur : c'est cette petite lampe qui toujours brûle ici, et qui ne pense pas à autre chose, elle, qu'à se consumer pour vous. Cependant, repris-je, vous m'avez donné une âme, cette lampe n'en a pas, je puis bien mieux qu'elle vous glorifier ; eh bien, mon Dieu, pour réparer mes négligences, nous allons faire une petite convention. Par chacune de ses oscillations, je charge la petite lampe de vous dire " que je vous aime."

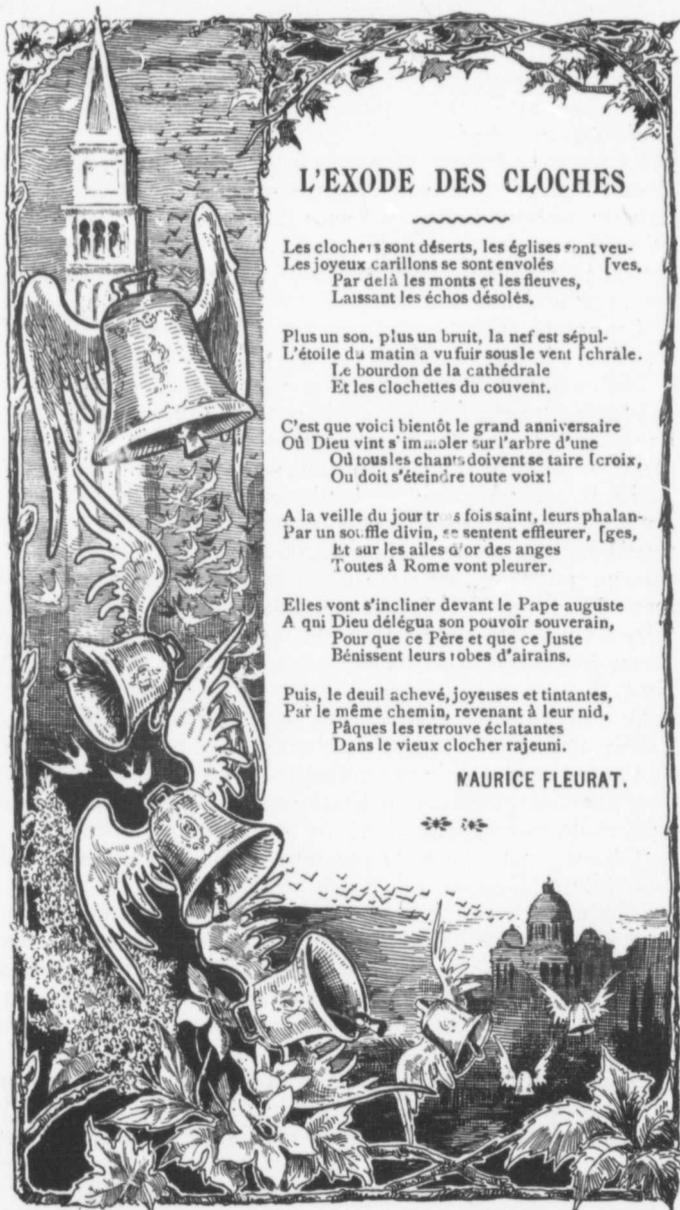
Pendant que je travaillerai, que je jouerai, cette nuit même pendant mon sommeil, elle vous parlera de moi ; de temps en temps je me transporterai en esprit à sa place pour vous montrer mes petits sacrifices ou vous demander pardon de mes fautes :

" Ainsi, vous ne serez pas tout à fait seul aujourd'hui, mon Jésus ! "

J'achevais cette prière quand le signal fut donné pour quitter la chapelle. J'avais bien mal fait ma méditation ce matin-là, mais, *grâce à mon bon Ange*, tout était réparé..... Je suivais mes compagnes le cœur joyeux en pensant que toute la journée je tiendrais compagnie à Notre-Seigneur.

Depuis, je ne revois jamais la lampe du sanctuaire sans me rappeler mes dix minutes de rêve sur " ce que je voudrais être, et *sans me souvenir aussi de ma petite convention.*"

*Composé par une pensionnaire de treize ans.*



## L'EXODE DES CLOCHES

Les clochers sont déserts, les églises sont veu-  
Les joyeux carillons se sont envolés [ves,  
Par delà les monts et les fleuves,  
Laisant les échos désolés.

Plus un son, plus un bruit, la nef est sépul-  
L'étoile du matin a vu fuir sous le vent schrale.  
Le bourdon de la cathédrale  
Et les clochettes du couvent.

C'est que voici bientôt le grand anniversaire  
Où Dieu vint s'immober sur l'arbre d'une  
Où tous les chants doivent se taire (croix,  
Ou doit s'éteindre toute voix!

A la veille du jour trois fois saint, leurs phalan-  
Par un souffle divin, se sentent effleur, (ges,  
Et sur les ailes d'or des anges  
Toutes à Rome vont pleurer.

Elles vont s'incliner devant le Pape auguste  
A qui Dieu délégua son pouvoir souverain,  
Pour que ce Père et que ce Juste  
Bénissent leurs robes d'airains.

Puis, le deuil achevé, joyeuses et tintantes,  
Par le même chemin, revenant à leur nid,  
Pâques les retrouve éclatantes  
Dans le vieux clocher rajeuni.

MAURICE FLEURAT.

est re  
nous  
nier.  
la ch  
dite.  
temps  
duren  
Au  
ser de  
donna  
n'ont  
quer le  
par ou  
confes  
de leu

(1) C  
fêtes qu  
chasse  
dans la

(2) R

## Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

## Les Paques des Sauvages.



LE JOUR de Paques tombe ordinairement au temps où les sauvages font leur provision de chair d'Élan," rapporte le Père Vimont dans la Relation de 1642. Or, cette année là quelques uns d'entre eux voulant célébrer la Résurrection du Sauveur en le recevant dans leurs cœurs, quittèrent le lieu de la chasse et se rendirent à Québec où ils espéraient arriver le Samedi Saint, mais le mauvais temps les en empêcha. Le lendemain, on les vit s'avancer sur le fleuve glacé et on les entendit s'écrier : " C'est aujourd'hui que Jésus-Christ est resuscité, il en est ainsi marqué dans notre papier (1) ; nous sommes venus pour nous confesser et pour communier. Et, joignant l'action à la parole, ils coururent à la chapelle des Ursulines, s'informant si la messe était dite. Quelques uns de ces braves chrétiens eurent le temps de se confesser mais les autres, moins heureux durent remettre au lendemain.

Au retour de leurs chasse, ils avaient soin de se confesser deux fois avant de s'approcher de la Table sainte, donnant pour raison que " leur mémoire est courte, qu'ils n'ont point de papier ni d'encre comme nous pour marquer leurs fautes et que s'ils en omettaient quelques-unes par oubli à la première confession, qu'ils s'en pourraient confesser à la seconde, quelques-uns se servant des grains de leur chapelet pour mémoire locale." (2)

(1) Ce papier était une sorte de calendrier des dimanches et des fêtes que les missionnaires leur donnaient avant leur départ pour la chasse afin que ces bons néophytes pussent sanctifier ces jours dans la solitude des grands bois.

(2) Relation de 1644-45.

“ Ils étaient (les sauvages au retour de leur chasse,) dit encore la Relation, affamés comme des cerfs du désir d'entendre la messe et de recevoir le saint Sacrement, après en avoir été privés près de quatre mois. On les voyait venir par troupes à notre église pour faire leurs prières et rendre leur première visite au Saint Sacrement et nous prier de leur aider à rendre grâces à Dieu de ce qu'il les avait gardés durant leur chasse qu'il leur avait donnée très bonne.”

MARIE AYMONG.



## LA PENITENCE DU PERE BERNARD



Le Père Bernard était un bon et saint curé qui avait coutume de donner pour pénitence à ceux qui se confessaient à lui une visite au Saint Sacrement. Naturellement la visite devait être plus ou moins longue, suivant l'âge et les occupations du pénitent ; parfois aussi au lieu d'une, il imposait deux ou trois visites, et même plus.

Tout le monde le savait. Aussi quand quelqu'un se dirigeait du côté de l'église, en dehors du temps ordinaire des offices, il s'en trouvait toujours sur la route pour lui dire comme ça à brûle-pourpoint : “ Vous allez faire votre pénitence, n'est-ce pas ? ” Et comme un grand nombre de personnes avaient confié le soin de leur âme au digne curé, on pouvait voir à toute heure du jour un groupe de fidèles pieusement agenouillés au pied des autels. D'ailleurs, à force de faire de ces sortes de pénitences, plusieurs avaient contracté la salutaire habitude de ne jamais passer devant l'église sans s'y arrêter quelques instants pour adorer le divin Hôte de nos tabernacles.

Un jour, mû par une curiosité légitime, un paroissien voulut savoir pourquoi son Curé, à l'encontre des autres prêtres, avait adopté cette manière de faire invariable.

Il al  
sa qu  
Le  
mon  
pren  
nelle  
de fo  
qui s  
des s  
entre  
C'éta  
On  
que,  
de to  
la gu  
saient  
tenda  
le reg  
tous.  
Ce  
des he  
tivité.  
passag  
moi vo  
âme.  
trait s  
Les se  
vine p  
humai  
“ Al  
“ ils c  
“ lade.  
“ qu'il  
“ Et  
“ méta  
“ place  
“ seule  
“ chaie  
“ Ce  
“ aussi  
“ cher,  
“ sait t

Il alla donc le trouver, et lui posa très respectueusement sa question.

Le bon Curé sourit doucement : " Je vais vous le dire, mon bon ami, lui répondit-il. Mais permettez-moi de prendre les choses au commencement. La maison paternelle, où s'écoulèrent mes premières années, était ornée de fort beaux tableaux. Ces images, contrairement à ce qui se pratique trop souvent aujourd'hui, représentaient des scènes bibliques, surtout de l'Évangile. L'une d'elles, entre toutes, me frappa vivement dès mon enfance. C'était celle du divin Maître qui guérissait les malades.

On y voyait Jésus au milieu d'une grande place publique, et tout autour de lui une multitude de malheureux, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, implorant la guérison de leurs maux. Tous ces infortunés se pressaient avec foi et confiance auprès du divin Sauveur, tendant vers lui des mains suppliantes. Et le bon Jésus, le regard plein d'une tendre compassion, les guérissait tous.

Ce tableau était d'une si rare perfection que je passais des heures entières à le contempler ; j'étais charmé, captivé. Je fus curieux de savoir, un peu plus tard, de quels passages de l'Évangile l'artiste s'était inspiré. Laissez-moi vous les citer, mon cher ami, pour le bien de votre âme. Ce même Sauveur, qui, il y a vingt siècles, se montrait si bon pour les malheureux, vit encore parmi nous. Les sentiments de son Cœur n'ont pas changé, et sa divine puissance est la même, aussi bien que les misères humaines. Voici les passages dont je parle :

" Alors parcourant toute la contrée (de Génésareth),  
 " ils commencèrent à lui apporter de tous côtés les malades dans des grabats, partout où ils entendaient dire  
 " qu'il se trouvait."

" Et dans quelques lieux qu'il entrât, soit villages, soit  
 " métairies ou villes, on plaçait les malades dans les  
 " places publiques, et on le priait de leur laisser toucher  
 " seulement le bord de sa robe ; et tous ceux qui la touchaient étaient guéris."

" Ceux que tourmentaient des esprit immondes étaient  
 " aussi délivrés. Et toute cette foule charchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui, et les guérissait tous."

chasse,)  
 du désir  
 rement,  
 On les  
 ire leurs  
 rement  
 u de ce  
 ur avait

LONG.



RD

ré qui  
 à ceux  
 i Saint  
 it être  
 s occu-  
 u lieu  
 visites,

Aussi  
 u côté  
 ces, il  
 omme  
 tence,  
 erson-  
 é, on  
 idèles  
 rs, à  
 sieurs  
 passer  
 pour

ssien  
 utres  
 able.

Eh bien ! mon cher ami, pour en venir à votre question — il est temps d'y arriver — : depuis que je suis prêtre, et surtout depuis que je suis chargé d'une paroisse, fardeau si lourd à mes faibles épaules, je n'ai cessé de me dire que les âmes aussi bien que les corps et même plus que les corps, sont affligées de toutes sortes d'infirmités et de misères. Et dans la conviction profonde où je suis que l'Eucharistie en est le remède infaillible, je dis à chacun de mes paroissiens qui se confessent à moi : Pour votre pénitence, vous ferez une visite au Saint Sacrement ; il en sort une vertu qui guérit tous ceux qui s'en approchent.

N'ai-je pas raison ?

Le brave paroissien s'en retourna très édifié, répétant sur tous les tons que son Curé était un homme du bon Dieu.



### AVIS TRES IMPORTANT

**N**ous prions très-instamment nos chers Zélateurs et Abonnés de vouloir bien, dans les envois d'argent qu'ils ont à nous faire, se conformer toujours aux recommandations suivantes. Faut de ces précautions, *un grand nombre de lettres* nous ont été volées en ces derniers temps dans les bureaux de poste, et cela au grand désagrément et détriment de nos abonnés eux-mêmes.

1. Envoyer de préférence n'importe quel montant sous forme de *mandat postal*, qu'on peut se procurer à très peu de frais dans la plupart des bureaux de poste.
2. Si l'on ne peut se procurer ces bons ou mandats, envoyer des billets de banque (ou même des timbres-postes pour les montants au dessous de \$1.00) mais dans ce cas, avoir soin de *faire enregistrer* la lettre : c'est la meilleure garantie qu'elle ne sera pas détournée en route.
3. Ne *jamais* mettre dans une lettre de la *monnaie d'argent* ou de cuivre. Neuf fois sur dix, l'argent ainsi envoyé *ne se rend pas à destination*.

Nos lecteurs comprendront que nous ne pouvons être responsables des sommes qui se perdraient par leur négligence à employer ces mesures de prudence absolument indispensables.



E



nicain

Il y  
avaient  
du glo  
ceslas  
était c  
ternai  
l'obse  
il y a  
n'eût  
ristie c  
daient

Que  
revint  
moire  
de la d  
commu  
leur co  
qu'ils  
cette n



## Bienheureuse mort de trois Frères après la Communion.



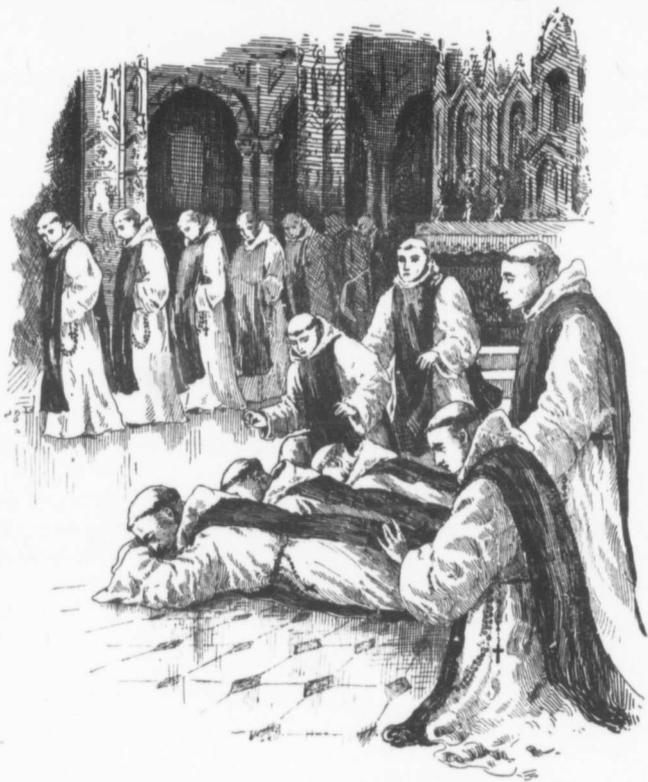
QUELQUES serviteurs de Dieu ont éprouvé tant de dévotion et un amour si ardent envers le très-saint Sacrement, qu'ils ont trouvé la mort la plus douce qu'on puisse imaginer dans l'acte même de la communion. Le père Bzovius rapporte à ce sujet un fait admirable arrivé à Cracovie dans le couvent des Domi-

nicains.

Il y avait dans ce monastère trois frères utérins qui avaient reçu l'habit de la religion le même jour des mains du glorieux saint Hyacinthe. Le premier, nommé Wenceslas, était honoré du sacerdoce ; le second, Ladislas, était diacre, le troisième, Wislas, sous-diacre. C'était un ternaire de bénédiction, car ils étaient tous des modèles de l'observance régulière, des miroirs de toutes les vertus ; il y avait entre eux une telle égalité de ferveur qu'on n'eût pu dire lequel surpassait l'autre. La sainte Eucharistie était l'objet de leur principale dévotion : ils lui rendaient continuellement les plus affectueux hommages.

Quelques années après leur entrée au couvent, lorsque revint la solennité du Jeudi-saint, où l'on célèbre la mémoire de l'institution de ce grand mystère et la merveille de la divine charité, ils se disposèrent à recevoir la sainte communion en méditant ce grand bienfait et en purifiant leur cœur par la pénitence. Ainsi préparés, embrasés qu'ils étaient du divin amour, et saintement affamés de cette nourriture céleste, ils s'approchèrent de la sainte

table en même temps que tous les frères, même les prêtres, pour recevoir la sainte communion des mains de leur supérieur. Aussitôt qu'ils l'eurent reçue, selon l'usage du couvent et en signe d'humilité, tous les frères se prosternèrent le front contre terre pour rendre grâce à Dieu



qui s'est tant humilié pour nous dans cet auguste mystère.

Après l'action de grâce l'assemblée se releva pour accompagner le très-saint Sacrement au sépulcre préparé pour le recevoir, comme il est d'usage. Mais les trois frères demeurant prosternés et sans aucun mouvement, on crut que c'était l'effet d'une humilité excessive : quelques-uns blâmaient cette conduite comme une singu-

lar  
vo  
av

et le  
post  
Le  
et co  
secot  
faire  
qu'il

larité ; mais ensuite tous furent dans l'admiration en voyant qu'elle se prolongeait infiniment. Tous les chants avaient cessé, les saintes cérémonies étaient terminées,



et les trois frères demeuraient toujours dans la même posture.

Le prêtre s'approchant d'eux leur ordonna de se lever, et comme ils demeuraient immobiles, il ordonna de les secouer et de les tirer fortement par les bras, enfin de les faire se lever. Mais ce fut en vain : on s'aperçut alors qu'ils étaient morts.

les prê-  
de leur  
l'usage  
se pros-  
à Dieu

nys-

pour  
paré  
rois  
ent,  
ve :  
gu-

Il s'éleva aussitôt un grand tumulte dans l'assemblée des frères : beaucoup attribuaient cette mort subite à un châtement de Dieu : sans doute, disaient-ils dans un jour aussi saint ils se seront présentés à la sainte table sans s'être purifiés de quelque faute grave, et Dieu les a frappés sur-le-champ. Sous le coup de cette injuste prétention suggérée par le démon, les trois cadavres furent privés de la sépulture ecclésiastique et enterrés dans un lieu profane, sans aucune des cérémonies que l'Eglise accorde à ses enfants.

Il fallut des miracles pour détruire cette erreur irréfléchie, qui se répandit bientôt dans toute la ville. Dieu permit, en effet, que les trois frères apparussent au même prieur tout rayonnants de gloire et de félicité : ils lui firent connaître que leur mort subite, au lieu d'être le châtement de quelque péché, était au contraire, la récompense du grand amour avec lequel ils avaient reçu la sainte Eucharistie de ses mains. D'autres apparitions vinrent confirmer le premier témoignage. En conséquence, ces corps vénérables furent retirés du lieu profane où ils gisaient, et transportés dans l'église comme des religieux dignes de tout respect. Cette translation se fit avec l'appareil le plus magnifique et au milieu du concours de la plupart des habitants de Cravovie. Désormais il demeura avéré que ces trois pieux frères étaient morts par un effet de l'ardent amour dont ils brûlaient pour le très-saint Sacrement : cet amour, ne pouvant se renfermer dans l'étroitesse de leurs cœurs, avait brisé son enveloppe par une douce violence et avait comme forcé leurs âmes à s'envoler dans le sein de Dieu, source de cet amour. C'est par cette douce et prompte mort qu'ils avaient obtenu la vie éternelle que Dieu a promise à ceux qui reçoivent dignement le pain des anges, qui est à la fois le mémorial de la mort du Sauveur : *Mortem Domini annuntiabit* ; et le gage de la félicité éternelle : *Pignus futuræ gloriæ*.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 19 Mars, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



## SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

Le Notre Père de l'Âme adoratrice.

Notre Père qui êtes **aux cieux**.

O Jésus! c'est vous qui me dites; *Appelle-moi ton Père! Mon Père!* oh! que ce nom me fait du bien!

Mon Père! je sens — à cette heure surtout — que je ne suis pas seul sur la terre, et quoi qu'il m'arrive aujourd'hui, je suis sûr que je serai gardé, protégé, consolé, aimé!...

Jésus! laissez-moi goûter le bonheur que me fait éprouver cette douce parole, *mon Père!* oh! je n'ai pas besoin pour le sentir de regarder le ciel... Vous êtes devant moi, sur l'autel, et vous êtes dans mon cœur; et là où vous êtes, n'est-ce pas le ciel?... Oui, oui, ce temple, et mon cœur à cette heure, c'est le ciel! le ciel avec sa joie, avec sa paix, avec son amour! et si je me garde innocent aujourd'hui, ma journée sera une journée du ciel... Plus heureux en un sens, parce qu'il me sera donné de *souffrir* quelque chose pour vous.

Que votre nom soit sanctifié.

Sanctifier votre nom, ô mon Dieu, c'est *le prononcer avec respect*.

Je veux donc aujourd'hui réciter mes prières avec plus de lenteur, faire surtout le signe de la croix avec plus de piété — je veux, comme maintenant, vous voir tout le jour près de moi, m'écoutant avec bonté, me regardant avec affection — mon cœur sera comme un sanctuaire dans lequel je ne laisserai rien entrer qui puisse vous déplaire.

Sanctifier votre nom c'est *le prononcer plus souvent*. Je veux, à chaque heure au moins, l'avoir sur mes lèvres, — je veux surtout, quand j'aurai à faire une action importante ou que se présentera une difficulté à vaincre, murmurer doucement cette invocation qui, à elle seule, renferme tout l'art de bien vivre ! *Jésus doux et humble de cœur*, ayez pitié de moi.

**Que votre règne nous arrive.**

O Jésus qui êtes dans mon cœur, vous êtes là dans votre royaume, réglez, réglez-y complètement, souverainement. Dites, ô mon Roi, que voulez-vous de moi aujourd'hui ? vos commandements, mon règlement, mes devoirs ordinaires, voilà *vos ordres directs*. Je ne les violerai pas, je vous le promets — de plus, je regarderai tous ceux qui ont autorité sur moi, comme vos *chargés d'affaires*, me commandant en votre nom, et je leur obéirai.

Que m'importe le ton, ou l'inopportunité ou la rudesse de leur commandement ?

Que m'importe le dérangement que me causera un ordre inattendu ? — c'est vous que j'entendrai, vous, Jésus, à qui j'obéirai en tout et toujours.

Votre royaume encore *c'est le cœur des autres* : et là aussi je veux vous y faire régner.

Eh bien, ô mon Dieu, à qui aujourd'hui puis-je parler de vous ? — Quels conseils puis-je donner ? — Quels moments puis-je choisir afin que, sans blesser personne, sans faire parade d'un zèle peu discret, il me soit permis de dire quelques mots de piété ?

O mon Dieu ! donnez-moi l'occasion de vous faire aimer par quelqu'un.

**Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.**

Oui, qu'elle soit faite votre sainte, adorable et tout aimable volonté ?

Que m'enverrez-vous aujourd'hui? des humiliations? — des contrariétés? — des souffrances matérielles? — une nouvelle pénible à laquelle je ne m'attends pas — un déchirement de cœur? — un insuccès? — me verrai-je mal jugé, méprisé, soupçonné faussement?

Tout ce que vous voudrez, ô mon Dieu, je l'accepte d'avance, et si je pleure par faiblesse, oh! ne m'en veuillez-pas! — si je murmure, arrêtez-moi, — si je me dépîte, punissez-moi, — si je me décourage, relevez-moi.

Oui, oui, qu'elle soit faite, votre sainte, adorable et tout aimable volonté!

Et de plus, ô mon Dieu, si vous avez besoin pour votre gloire, que je sois humilié, que je devienne souffrant, inutile, qu'on m'abandonne... faites, faites, ô mon Père, je suis tout à vous.

#### **Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien**

Que je suis heureux... ô Jésus, de dépendre de vous... me voici; c'est moi votre enfant qui vous tends la main.

Donnez-moi le *pain matériel* qui m'est nécessaire; vêtements, nourriture, abri, mais mon Dieu, ne me donnez pas trop de rien; et accordez-moi la grâce de partager avec ceux qui sont plus pauvres que moi, en faisant l'aumône aujourd'hui.

Donnez-moi le *pain de l'intelligence* et faites-moi entendre ou lire aujourd'hui, une de ces bonnes paroles qui élèvent l'âme et donnent des ailes à la pensée.

Donnez-moi le *pain du cœur*, ô mon père! que je sente un moment, un seul petit moment, que je vous aime et que vous m'aimez: — accordez-moi aussi de me dévouer pour quelqu'un.

Donnez-moi le *pain de l'âme*: la sainte Eucharistie! ô Jésus! que je puisse communier souvent! que votre présence et votre don d'amour vienne me réchauffer, me fortifier, me consoler, m'attacher indissolublement à vous et à tous vos desseins sur moi.

Et ces grâces, accordez-les à tous ceux que j'aime et qui m'aiment: à... à... à...

#### **Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.**

Quand je prononce le mot de *pardon*, il me semble que mon cœur se décharge.

Non, non, je ne veux pas seulement bannir la haine de mon cœur, je veux en effacer tout *souvenir pénible*. O mon Dieu, si vous devez me pardonner comme je pardonne, quel bonheur ! mais vous voyez bien que je ne veux du mal à personne, que j'oublie tout...

On m'a offensé par *paroles* ; je l'oublie — par *action*, je l'oublie — par *omission*, je l'oublie — par *pensées*, par *désirs*, je l'oublie. — Oh ! moi aussi je vous ai offensé de toutes ces manières, ô mon Dieu : vous oubliez tout comme j'oublie, n'est-il pas vrai ? Je vais être bien bon, pour que vous soyez bon pour moi.

**Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.**

En quittant votre autel, je vais rencontrer la tentation : ô mon Dieu, soyez avec moi ! dites-moi toujours ; prends garde, là est le danger !

Que je ne *cherche* jamais l'occasion de vous offenser ; si je la cherchais par faiblesse ou par entraînement, que je ne la *trouve* jamais ; — si je la trouvais, que je ne *succombe* jamais, et si je succombais, ô mon Dieu, relevez-moi vite ; que tout de suite, tombant à genoux, je vous demande pardon, et que je cherche à me confesser le plus tôt possible.

Le péché ! voilà surtout le mal dont je vous prie de me délivrer ; les autres *peines* qui pourraient m'arriver ne sont que des épreuves ou des expiations, je les veux parce que vous les voulez ; mais le péché, non, non, je ne le veux pas, ô mon Dieu, et au moment même où, par faiblesse, je me laisserais aller à le commettre, entendez ce cri que je pousse maintenant avec tant de sincérité : *je ne le veux pas ! je ne le veux pas !*

Je m'en vais, ô Jésus, je quitte votre autel, mais je vous emporte avec moi. Allons travailler, allons prier, allons souffrir, allons nous dévouer ensemble.



man.

C'

tiots,

ment

ce qu

pas le

disais

adroi

que à

le Croix

—

—

“ A

qu'un

Est

femme

— I

priver

aujourd

— C

votre

rendra

m'être

d'une

avec ta

je m'e

dame t

voir qu

avait é

## Paddy la Balayeuse

*(suite et fin.)*

OI qui étais, sans me vanter, une des plus adroites balayuses de Londres, je donnais, ce jour-là mes coups de balai à tort et à travers, à ce point que j'envoyai un flot de boue liquide sur les bottes fraîchement cirées d'un gentleman. Ce n'était pas le moyen d'avoir des pennys.

C'était la messe qui me manquait, voyez-vous, petiots, et qui me mettait comme une âme en peine. Comment peuvent faire ceux qui ne prient jamais Dieu, voilà ce que je n'ai jamais compris, et pour moi, si je ne priais pas le bon Dieu, je mourrais sûrement d'ennui. Je vous disais donc, petiots, que je balayais sans goût et maladroitement, faute d'avoir entendu la messe. Aussi, lorsque à onze heures les trois grosses cloches de Sainte-Croix se mirent à sonner la grand-messe, je m'arrêtai, fis le signe de la croix et dis à haute voix :

— " Dieu m'y donne part ! "

" A peine avais-je achevé de prononcer ces paroles, qu'une dame âgée et vêtue de noir qui passait me dit :

Est-ce que vous n'avez pas entendu la messe, ma bonne femme ?

— Non madame, répondis-je, et force m'est de m'en priver si je veux que mes enfants aient de quoi manger aujourd'hui."

— Oh ! oh ! dit-elle, puisqu'il en est ainsi, donnez-moi votre balai ; je ferai l'ouvrage à votre place, et vous rendrai fidèle compte des pièces de monnaie qui pourront m'être données. J'hésitais ; mais la dame me prit le balai d'une main et montra de l'autre la chapelle Sainte-Croix avec tant d'autorité, que moitié confuse, moitié joyeuse, je m'en allai entendre la messe. Lorsque je revins, la dame balayait toujours. Il me suffit d'un coup d'œil pour voir qu'elle n'en avait pas l'habitude. Cependant sa peine avait été mieux payée que la mienne, à en juger par la

poignée de pièces de cuivre qu'elle me remit. Parmi ces pennys brillaient quatre guinées."

— Quatre guinées ! s'écria Jack.



— Quatre guinées toutes neuves et brillantes. Qui croyez-vous qu'était cette dame, petiots ?

— Ça ne pouvait être que la Sainte Vierge, dit Jack.

— Ça aurait pu être elle, en effet ; mais une pécheresse

cor  
gui

—  
dre  
j'er  
bre  
tric

Q  
moi  
de r  
Lon  
ce s  
avec  
depu  
mes  
part

—  
avai

—  
et p  
part

—  
—  
Ur  
print  
la me

—  
Ce  
mour  
n'ava  
l'aïeu  
somm  
mure  
jeune  
Dieu.

ni ces  
comme moi n'est pas digne d'un miracle. La dame aux guinées n'était pas la mère du Sauveur.

— Pour lors, dit Jack, " c'était une bonne fée."

— Les bonnes fées ne fréquentent pas les rues de Londres. La dame qui avait balayé à ma place pendant que j'entendais la messe, était la duchesse de Longthorn, célèbre dans toute l'Angleterre par sa charité et son excentricité.

Quoi qu'il en soit, petiots, ces quatre guinées furent mon salut et celui de mes enfants. Elles me permirent de réaliser quelques économies avec lesquelles je quittai Londres, et vins m'installer ici, chez des parents. Sans ce secours inespéré, je serais morte de misère à Londres avec ma famille, et vous ne seriez pas au monde. C'est depuis cette époque que j'ai pris l'habitude, lorsque la messe sonne, de me signer et de dire : " Dieu m'y donne part ! "

— Hein ! Mary, dit Jack, avais-je raison de dire qu'il y avait quelque chose là-dessous ?

— Quand à moi, dit Jane, je veux imiter grand-mère et prier Dieu, lorsque la messe sonnera, de me donner part aux mérites et aux fruits du Saint Sacrifice.

— Moi aussi, s'écria Jack.

— Moi aussi, dit Mary.

— Vous ferez sagement, petiots.

Un mois plus tard, par un beau et clair dimanche de printemps, la cloche Sainte-Croix étant venue à sonner la messe matinale, Paddy se signa et dit :

— Dieu m'y donne part !

Ce furent son dernier geste et sa dernière parole. Elle mourut si doucement qu'on la crut endormie. Si la cloche n'avait pas annoncé une autre messe, Jane qui gardait l'aïeule aurait continué à respecter ce qu'elle croyait son sommeil. Ce fut en ne la voyant pas se signer et murmurer au son de la cloche sa prière habituelle, que la jeune enfant comprit que l'âme de Paddy était allée à Dieu.



# COURBE TON FRONT

HERMANN

All.<sup>o</sup> mod.<sup>o</sup> M. = 60  
*avec majesté.*

Cour - he ton front dans la pous - sie  
 Cour - he ton front dans la pous - sie  
 Cour - he ton front dans la pous - sie  
 Cour - he ton front dans la pous - sie

ORGUE  
 ou  
 PIANO.

- re Courbe ton front, hum - ble mor - tel!  
 - re Courbe ton front, hum - ble mor - tel!  
 - re Courbe ton front, hum - ble mor - tel!  
 - re Courbe ton front, hum - ble mor - tel!

DU TRÈS SAINT SACREMENT

87

Le Dieu du Ciel et de la ter - re Pa.

Le Dieu du Ciel et de la ter - re Pa.

Le Dieu du Ciel et de la ter - re Pa.

Le Dieu du Ciel et de la ter - re Pa.

*Dimin:* -rait sur cet au - gus - te au - tel! *pp* Il

*Dimin:* -rait sur cet au - gus - te au - tel! *pp* Il

*Dimin:* -rait sur cet au - gus - te au - tel! *pp* Il

*Dimin:* -rait sur cet au - gus - te au - tel! *pp* Il

*Delicatement* *Molto.*

ca\_che à ta fai\_bles - se L'é\_clat de sa splendeur... Ah!

*Molto* *f* *pp*

ca\_che à ta fai\_bles - se L'é\_clat de sa splendeur... Ah!

*Molto* *f* *pp*

ca\_che à ta fai\_bles - se L'é\_clat de sa splendeur... Ah!

*Molto* *f* *pp*

ca\_che à ta fai\_bles - se L'é\_clat de sa splendeur... Ah!

*dim:*

*pp*

hé - nis sa teu\_dres - se! A - do - re sa grandeur! Il

*pp*

hé - nis sa teu\_dres - se! A - do - re sa grandeur! Il

*pp*

hé - nis sa teu\_dres - se! A - do - re sa grandeur! Il

*pp*

hé - nis sa teu\_dres - se! A - do - re sa grandeur! Il

*pp*

*Molto.*

*f* *ppRall*

ca - che à ta fai - bles - se L'é - clat de sa splen - deur... Ah!

*Molto.* *f* *ppRall*

ca - che à ta fai - bles - se L'é - clat de sa splen - deur... Ah!

*Molto.* *f* *ppRall*

ca - che à ta fai - bles - se L'é - clat de sa splen - deur... Ah!

*Molto.* *f* *ppRall*

ca - che à ta fai - bles - se L'é - clat de sa splen - deur... Ah!

*Crescendo.* *f* *Dim:*

*Dimin:* *Ritard* *f* *espress:*

bé - nis sa ten - dres - se! A - do - re sa gran - deur!

*Dimin:* *f* *Ritard*

bé - nis sa ten - dres - se! A - do - re sa gran - deur!

*Dimin:* *f* *Ritard*

bé - nis sa ten - dres - se! A - do - re sa gran - deur!

*Dimin:* *f* *Ritard*

bé - nis sa ten - dres - se! A - do - re sa gran - deur!

*pp* *f*

Dans ce saint lieu, quelle Victime  
Vient s'immoler?... (bis.)  
Le Sang divin ah ! pour quel crime,  
Veut-il mystiquement couler ?

Dans sa reconnaissance  
Que peut-il, le pécheur ?  
T'offrir, Dieu de clémence ! } bis.  
Et sa vie et son cœur.



Fais ce que dois : Advienne que pourra.

**V**OICI le recit d'un acte héroïque accompli, au début de sa vie de missionnaire, par Mgr Thomas Hendricken, mort évêque de Providence (Etats-Unis). Le courageux apôtre se montrait dès lors fidèle au vieil adage : *Fais ce que dois : advienne que pourra.*

C'était en 1852, MM. Hendricken et Walsh, tous deux missionnaires irlandais, alors âgés de vingt-cinq ans et récemment élevés au sacerdoce, se rendaient aux Etats-Unis. Ils avaient pris place, le 25 mai, à bord du *Columbia*, qui faisait le service entre Liverpool et New-York. Le capitaine du paquebot, les officiers, l'équipage étaient tous libre-penseurs ; le capitaine était même franc-maçon notoire et président d'une loge de l'Etat du Maine. Les passagers étaient au nombre de sept cents, parmi lesquels cinq cents catholiques irlandais et allemands. Durant les treize jours de la traversée, une jeune femme tomba malade si gravement que l'issue ne pouvait être douteuse. Elle était catholique. Aussitôt prévenu, Mgr Hendricken courut à sa cabine, revêtit ses ornements sacerdotaux, prit les saintes huiles avec la pyxide sacrée et se dirigea vers le hamac où se mourait la pauvre émigrante. Malheureusement il rencontra sur son passage le fanatique capitaine. Fou de colère, celui-ci le saisit au collet, l'accabla d'injures, jura que jamais il ne permet-

tra  
tole  
de p  
plir  
répo  
deri  
tre j  
ce d  
N  
cons  
l'he  
de p  
des  
saien  
nes  
certi  
liqu  
au c  
dom  
Il av  
capi  
bien  
de r  
purs  
de se  
voir  
nairo  
—  
les p  
un c  
nous  
pitai  
sang  
ques  
d'êtr  
de le  
press  
tragé  
dats  
ordon  
bord  
tère

trait à son bord des momeries papistes, et tirant un pistolet, menaçait de lui brûler la cervelle s'il faisait un pas de plus. Le jeune missionnaire répliqua qu'il devait remplir son devoir, même au prix de sa propre vie. Cette réponse exaspéra le capitaine, et il allait se livrer aux derniers excès quand intervinrent M. Walsh et un ministre protestant, M. Samuel Davies. C'est précisément de ce dernier que l'on tient tous les détails de l'affaire.

Nous entraîâmes M. Hendricken, dit-il, et nous lui conseillâmes d'attendre, pour administrer la malade, l'heure du souper, pendant lequel nous nous efforcerions de prolonger la conversation, pour détourner l'attention des officiers. La ruse réussit ; pendant que ceux-ci faisaient assaut de sarcasmes contre les superstitions romaines et que le capitaine, avec de grossiers blasphèmes, certifiait que jamais, au grand jamais, cérémonie catholique ne souillerait son navire, M. Hendricken se glissait au chevet de l'agonisante, entendait sa confession, lui donnait l'hostie consacrée et recevait son dernier soupir. Il avait à peine fini qu'un matelot accourait prévenir le capitaine. Le souper n'était pas achevé ; mais il s'agissait bien de souper !... Le capitaine était déjà debout écumant de rage ; il s'élança de table, suivi par son second et le *purser* (commissaire des subsistances). Tous les convives de se précipiter sur ses talons. Nous arrivâmes juste pour voir asséner un coup formidable au courageux missionnaire, qui tomba baigné dans son sang :

— Enlevez moi ça d'ici ! hurla le capitaine, et, saisi par les pieds, le malheureux fut brutalement entraîné, comme un colis, jusque sur le pont. En vain essayâmes-nous de nous interposer ; l'équipage, dévoué corps et âme au capitaine, ne voyait, n'entendait, ne jurait que par lui. Le sang, coulant à flots des blessures, tachait de larges plaques rouges le surplis blanc de la victime ; mais, loin d'être émus de ce spectacle, les matelots meurtrissaient de leurs bottes son visage et son corps inanimé. Je m'empressai d'aller prévenir les Allemands catholiques de la tragédie qui se passait. Une cinquantaine d'anciens soldats me suivirent ; comme nous arrivions, le capitaine ordonnait de jeter le... prêtre (*the carcass*) par-dessus bord. Il allait être obéi quand les Allemands se précipitèrent sur les matelots et leur arrachèrent le corps.

— C'est une révolte ! s'exclama le capitaine.

— Prenez garde, lui dis-je ; ces hommes veulent seulement empêcher le meurtre de leur prêtre ; si vous les poussez à bout, ils peuvent se venger d'une façon terrible...

Au même moment, les Irlandais accouraient de leur côté.

Le capitaine comprit qu'il n'était pas prudent de tenir tête à plusieurs centaines de braves et vigoureux gaillards. Il leur laissa emporter le missionnaire. Mais il déchargea sur la pauvre trépassée sa colère impuissante ; il fit immédiatement jeter à la mer le cadavre à peine refroidi.

A force de soins, M. Hendricken reprit connaissance. Craignant toujours quelque perfidie de la part du capitaine, les Allemands et les Irlandais veillèrent sur lui jusqu'à la fin du voyage avec une sollicitude vraiment filiale...

Trois ans après cette scène, le capitaine, frappé à mort par un homme de son équipage, recevait en mer la sépulture qu'il avait voulu faire donner à M. Hendricken.

\*\*\*\*\*

## A nos Zélateurs et Zélatrices

C'EST pour nous un devoir de reconnaissance de remercier ici nos chers zélateurs et zélatrices qui, pendant les deux derniers mois ont répondu à notre appel en nous envoyant de nouveaux abonnés, ou en obtenant le renouvellement des anciens.

Quelques-uns ont obtenu un vrai succès, nous les en félicitons particulièrement, et pour tous, nous prions le Bon Maître de récompenser leur foi et leur générosité.

Nous espérons que d'autres suivront leur exemple, et travailleront à cet apostolat si facile et si méritoire avec le même zèle et le même succès.

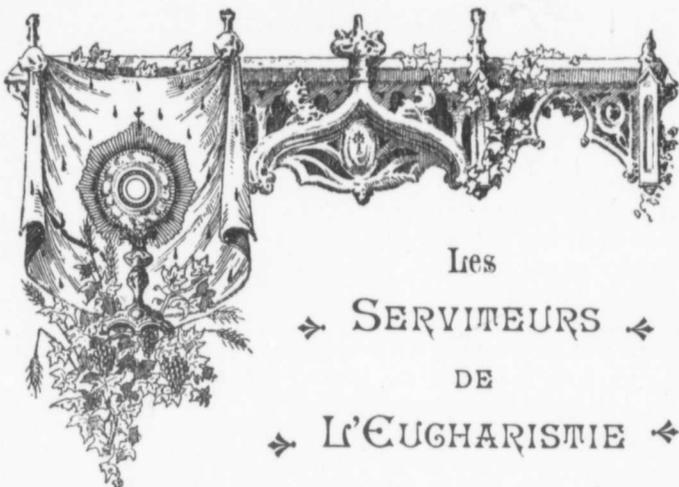
De notre côté, nous allons nous efforcer de conserver au *Petit Messager* le cachet d'art et d'intérêt qu'on veut bien lui reconnaître, et de le faire parvenir aussi exactement que possible à nos abonnés.



Lra



de Sie.  
modèl  
dans l  
ques v  
femme  
à se de  
pour a  
Notr  
teur, l  
Rose d  
surtou  
lait leu



Les  
↳ SERVITEURS ↳  
DE  
↳ L'EUGHARISTIE ↳

La Bienheureuse Marie-Anne de Jésus,  
SURNOMMÉE LE " LIS DE QUITO "  
(1618-1645)

**L**A Bienheureuse Marie-Anne de Jésus fut une de ces âmes d'élite que Dieu se choisit au milieu du monde pour se consoler de l'ingratitude et de l'insensibilité des hommes, et qui par leur innocence et leurs sacrifices désarment sa colère et obtiennent miséricorde pour les pécheurs. Comme sainte Catherine de Sienne et sainte Rose de Lima qu'elle avait prises pour modèles, ce ne fut pas dans le silence d'un cloître, mais dans la maison paternelle qu'elle pratiqua les plus héroïques vertus. Dieu voulait montrer à tous en ces faibles femmes ce que la grâce peut faire dans une âme résolue à se donner sans partage et à rendre au Seigneur amour pour amour.

Notre Bienheureuse naquit à Quito, capitale de l'Equateur, le 31 octobre 1618, un an après la mort de sainte Rose de Lima. Ses parents étaient nobles et riches, mais surtout remarquables par leur foi et leur piété. On appelait leur demeure la maison de la prière. Le ciel fit pa-

raître par des prodiges que cette enfant était prédestinée. Au moment de sa naissance on vit briller au-dessus de la maison comme une palme resplendissante composée d'étoiles. A l'âge de trois ans elle fut miraculeusement préservée d'un accident. Elle échappa des bras de sa mère comme elle traversait une rivière, mais, au lieu d'y périr, elle demeura debout sur l'eau sans même se mouiller aucunement. D'autres protections extraordinaires montrèrent encore le soin que Dieu prenait de cette enfant. De son côté, elle cherchait en tout à lui plaire par les exercices de la plus fervente piété, joints aux pratiques austères de la pénitence. Jésus lui-même lui apparut et lui donna un règlement de conduite. Il est impossible de rapporter ici toutes les mortifications qu'elle inventait pour imiter le Sauveur et lui prouver son amour. Elle se déchirait de coups de discipline, elle cachait sous ses vêtements des ronces et des orties qui la tourmentaient rudement. Pour faire le chemin de la croix elle remplissait ses chaussures de cailloux piquants et se chargeait d'une lourde croix fabriquée par elle-même. " Tout est possible à l'amour ! " C'était sa devise. Et elle n'avait que sept ans !

A cet âge on la jugea capable de faire sa première communion. A l'examen qui la précéda elle étonna tout le monde par la profondeur de ses réponses. On vit bien que Notre-Seigneur lui-même s'était fait son Maître. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt !* Quand on lui annonça qu'elle était admise à ce grand acte, elle se renferma dans le recueillement le plus profond à la pensée du Dieu qui allait venir en elle. Du matin au soir on l'entendait aspirer par des actes d'amour et de désir au Divin Epoux de son âme.

Enfin le grand jour arriva. Après avoir reçu la sainte Hostie, Marie-Anne resta pendant trois heures abîmée dans sa contemplation. Rentrée à la maison, portant sur sa figure radieuse le reflet du bonheur qu'elle goûtait intérieurement, elle dit à ses petites compagnes : " Respectez-moi beaucoup maintenant, car j'ai reçu l'Agneau sans tache."

Ce fut pour elle le commencement d'une vie nouvelle, caractérisée par une alliance intime de son âme avec Notre-Seigneur. Elle abandonna tout amusement enfan-

tin ;  
ratio  
vivar  
chaq  
tence  
à soi  
Chris  
plus  
Son  
ment  
surto  
âmes.  
aux s  
lut le  
elle le  
pas de  
tées s  
cidée  
l'appe  
plaire  
prêtes  
le jou  
en cac  
longte  
clefs,  
décou  
Une  
ermita  
à douz  
laquell  
jamais  
que de  
furent  
un cer  
cipline  
oratoire  
bois oï  
par nu  
Ains  
tude. J  
de long  
de sa f

tin ; elle aurait voulu passer les journées entières en adoration devant le Très Saint Sacrement. Affamée du Pain vivant, elle obtint de communier tous les dimanches, et chaque nouvelle union à son Dieu, préparée par la pénitence et de longues prières, donnait de nouvelles flammes à son amour. Ce fut alors qu'elle se consacra à Jésus-Christ par le vœu de chasteté perpétuelle, et ne voulut plus être appelée que Marie-Anne de Jésus.

Son amour immense pour Dieu produisait naturellement dans son cœur une vive affection pour son prochain, surtout pour les pauvres, et un zèle ardent du salut des âmes. Entendant parler des missionnaires qui vont porter aux sauvages les lumières de la foi et du salut, elle voulut les imiter. Elle en fit part à ses trois petites nièces : elle leur dit que son amour pour Jésus ne lui permettait pas de rester à ne rien faire quand les âmes qu'il a rachetées se perdent, faute de le connaître, et qu'elle était décidée à leur porter la foi ou à verser son sang ; qu'on l'appellerait folle peut-être, mais qu'il lui suffisait de plaire à Jésus-Christ. Ses compagnes protestèrent être prêtes à la suivre. Le départ fut fixé au lendemain avant le jour : Marie-Anne prit les clefs de la maison pour sortir en cachette. Mais le lendemain elle ne se réveilla que longtemps après le lever du soleil. Il fallut rendre les clefs, et dire pourquoi on les avait prises. Le projet était découvert et manqué.

Une nouvelle tentative pour aller s'ensevelir dans un ermitage de la montagne n'eut pas plus de succès. Enfin à douze ans Marie-Anne connut par révélation la voie à laquelle Dieu l'appelait. Jésus lui dit qu'elle ne pourrait jamais vivre plus étroitement unie à lui dans un cloître que dans sa propre maison. Trois chambres contigües furent mises à sa disposition. Elle les meubla à sa façon : un cercueil, une grande croix et tout un arsenal de disciplines et autres instruments de pénitence, un petit oratoire. Quant à son lit, c'était une sorte d'échelle en bois où elle prenait seulement trois heures de sommeil par nuit.

Ainsi à l'âge de douze ans elle se retira dans cette solitude. Toutefois elle en sortait le matin pour aller passer de longues heures à l'église, et le soir assister au dîner de sa famille sans y prendre d'ailleurs d'autre part que

de le servir. Voici d'ailleurs l'emploi ordinaire de ses journées. Levée à quatre heures, elle prenait une rigoureuse discipline, puis donnait deux heures à l'oraison. Elle se rendait ensuite à la chapelle des Jésuites où elle se confessait et communiait chaque jour, entendait plusieurs messes en préparation et en action de grâces de la venue de son Epoux. Revenue dans sa solitude, elle y passait le jour dans la prière et le travail manuel. Le soir, de six heures à neuf heures, elle faisait oraison. A ce moment, elle venait passer une heure avec les membres de sa famille qu'elle édifiait et charmait par sa conversation si douce, si aimable et si sainte. Puis elle reprenait ses prières encore pendant trois heures et après une nouvelle flagellation, elle s'étendait sur sa dure couche.

Le vendredi elle se suspendait à une grande croix et restait plusieurs heures crucifiée avec son Divin Maître. Quand sa nature se révoltait contre ces pénitences, elle se disait : " Tu souffres, Marie-Anne ? Tant mieux ! Ton Sauveur n'a-t-il pas bien autrement souffert ? "

Pour le jeûne, elle avait reçu cette règle de son confesseur de ne manger que quand la nécessité l'y obligerait. Or, il lui suffisait d'une once de pain tous les huit jours. Quelquefois même elle restait deux semaines entières sans nourriture. Et, comme on s'en étonnait, elle répondait que chaque matin elle mangeait en entier un Agneau vivant. En effet, la sainte Eucharistie la soutenait même physiquement, et elle arriva à s'en contenter uniquement.



ses  
gou-  
son.  
elle  
plu-  
e la  
le y  
Le  
. A  
em-  
on-  
elle  
près  
ure  
  
et  
tre.  
e se  
on  
  
es-  
ait.  
rs.  
ans  
ait  
au  
me  
re-



LE CHRIST A LA COLONNE  
D'après le tableau de V. Corcos.